



76. Internationale
Filmfestspiele
Berlin

Berlinale Panorama

JARIPEO

Directed by Efraín Mojica & Rebecca Zweig

JC
PR
&C

JARIPEO est un long métrage documentaire qui nous plonge au coeur des rodéos virilistes du Michoacán. Ce qui commence comme une célébration de cette tradition glisse peu à peu vers le désir queer qu'ils alimentent. Les témoignages entremêlés révèlent à la fois la nostalgie de ces événements et leur violence.



SYNOPSIS



Chaque Noël à Penjamillo, dans le Michoacán, le jaripeo annuel — rodéo du centre du Mexique — rassemble les habitants et les migrants de retour des États-Unis pour célébrer ce que signifie d'être un cowboy du Michoacán. L'événement ravive la nostalgie et renforce les normes culturelles, rappelant à la diaspora « ce que veut dire être un homme » dans la société rurale mexicaine.

Sous le spectacle du jaripeo, un autre récit se déploie : des contacts furtifs, des regards entendus et des rencontres secrètes dans les bois derrière l'arène. Ces instants révèlent l'existence d'une sous-culture queer cachée, née de cet environnement même. Le cinéaste Efraín, qui a grandi entre Penjamillo et Riverside, en Californie, nous guide à travers ce monde, mêlant expérience personnelle et narration stratifiée. Une combinaison d'images en Super 8, de souvenirs stylisés et de cinéma direct brut est utilisée pour interroger le machisme même que le jaripeo promeut.

Efraín rencontre lors du jaripeo de Noël les deux autres témoins : Noé, un cowboy macho et homosexuel qui vit sa sexualité encore en grande partie dans le secret ; et Joseph, une diva flamboyante et superfan du jaripeo, pilier aimé de sa communauté.

Nous suivons Efraín dans un parcours de reconnaissance de soi, tandis que ses interactions avec Noé et Joseph dessinent des portraits riches et complexes de leurs existences.



"[Jaripeo] est un de ces films qui ouvrent les portes d'un monde, d'un lieu et d'une pratique dont on ne fait pas partie — en l'occurrence les jaripeos, ces rodéos qui ont souvent lieu au moment de Noël au Mexique. Le film s'intéresse au courant queer discret qui s'y déploie, à travers l'expérience des cinéastes. Un très beau film."

— Basil Tsiokos, programmeur en chef à Sundance (Deadline)

"C'est un documentaire magnifiquement filmé qui révèle l'exploration mais aussi l'invitation dans une communauté."

— Eugene Hernandez, directeur du Sundance film festival

"Un film qui repousse les limites"

IndieWire®

*"Dans Jaripeo, une sous-culture queer émerge
au cœur des rodéos machos du Michoacán"*

DEADLINE

*"Jaripeo est la rencontre fructueuse entre
Mojica (un artiste) et Zweig (une poétesse)"*

**docu
ment
ary.**
MAGAZINE

*"L'un des films les plus magnifiques et les plus stimulants
que nous ayons vus au Festival de Sundance cette année."*

QUEERTY*

*"Onirique et franc... un regard lucide sur la culture queer qui
existe au sein des rodéos hyper-masculins du Michoacán."*

 *RogerEbert.com*

"Un pouvoir qui transcende états, gouvernements et institutions"

Los Angeles Times | DE LOS

"De la pure poésie"

EL PAÍS

Les réalisateurs



Efraín Mojica, co-réalisateur et protagoniste, est photographe, cinéaste et artiste multidisciplinaire originaire du Michoacán, vivant à Mexico. Son travail a été présenté dans des galeries du monde entier, notamment Kunstverein Neukölln et MZ Galleries à Berlin, Magia Roja à Barcelone, The Factory à Seattle et, plus récemment, au Museo Tlatelolco à Mexico. La vidéo a toujours été au cœur de son travail, et son cinéma est fortement influencé par sa pratique d'artiste conceptuel, qui explore la traduction et le mélange de différents médiums — lumière, son et matière. Dans son premier long métrage documentaire, Jaripeo, Efraín explore de nouvelles manières de raconter ces histoires humaines réelles, adoptant une approche expérimentale et marchant sur la ligne entre réel et inconscient.

Rebecca Zweig, co-réalisatrice, est cinéaste, journaliste et poète basée à Mexico. Son travail a été publié dans The New York Times, The Nation et Revista Nexos, entre autres, et a reçu le soutien de Chicken & Egg Pictures, du Sundance Institute, de SFFILM et du Points North Institute. Elle est diplômée du Iowa Writers' Workshop, où elle a été Teaching and Writing Fellow et Mitchell/Burgess Scholar. Son cinéma est façonné par sa pratique poétique, centrée sur les cadences et métaphores du désir.

"Jaripeo est un film de relations : avec soi et son subconscient, avec les autres, avec son foyer natal, et avec le deuil inscrit dans l'acte d'y revenir."

Note d'intention des réalisateurs

Depuis ses débuts, créer Jaripeo a été une leçon d'humilité. Nous avons dû réimaginer nos pratiques créatives passées afin de répondre aux exigences du projet. Cela a nécessité une écoute profonde, une présence soutenue et une sensibilité à l'expérience vécue qui a transformé notre manière de concevoir la narration.

Pour Efraín, cela a été un défi : ralentir, privilégier la confiance plutôt que le contrôle, et permettre au travail d'être façonné par de véritables relations, et non seulement par l'ambition visuelle. Pour Rebecca, ce projet a été l'occasion d'apprendre à construire une collaboration productive et à privilégier l'émotion sur l'intellect. Ce projet nous a tous deux enseigné à accueillir des vérités multiples : la fierté rurale et la célébration queer, la beauté et l'inconfort, la tradition et le changement.

Nous avons construit un film hybride qui mêle documentaire d'observation et éléments lyriques et expérimentaux. Il s'agit autant des histoires des autres que de la manière dont Efraín se relie au lieu dont il est issu — le lieu dans lequel il a invité Rebecca il y a près d'une décennie. Cette tension — entre proximité et distance, intérieur et extérieur — définit la structure et le ton du film.

Au cœur de *Jaripeo*, il y a la relation : la manière dont nous nous relions à nous-mêmes et à notre subconscient, comment nos rencontres avec les autres peuvent approfondir notre connaissance de soi et celle des autres, et la manière dont nous nous relions à notre foyer ainsi qu'à la révélation et au deuil inscrits dans l'acte de revenir.

En tant que réalisateurs, nous sommes apprentis du film qui s'exprime à travers nous. Nous sommes apprentis des personnes qui ont accepté d'apparaître dans ce film et de nous ouvrir une part d'elles-mêmes. En tant que co-réalisateurs, nous sommes également apprentis l'un de l'autre ; nous avons dû créer un profond sentiment de confiance pour qu'Efraín puisse se mettre devant la caméra. La scène d'ouverture dans le camion, lieu que nous retrouvons tout au long du film, ainsi que les moments de voix off, sont des extraits d'une conversation que nous avons maintenue pendant les quatre dernières années. Lorsque Efraín regarde la caméra à travers le rétroviseur, il regarde Rebecca, et à travers elle, directement le spectateur.

Nous espérons que ce film parlera autant aux personnes filmées qu'au spectateurs le lieu qu'il dépeint. Nous espérons qu'il offrira aux communautés du Michoacán et à sa diaspora l'occasion de briser les stéréotypes et les tabous au sein de la tradition du jaripeo, et que les personnes queer rurales du monde entier pourront y voir une part de leur propre histoire. Mais nous espérons également que tout spectateur quittera la salle avec une compréhension plus profonde de sa propre expérience humaine complexe.

— Efraín Mojica & Rebecca Zweig

Les protagonistes



Joseph Cerda Bañales (protagoniste) est maquilleur, entraîneur personnel et organisateur communautaire. Il est également président de l'église communautaire de Tirimácuaro et supervise sa longue rénovation. Il a été la première personne de sa petite ville à faire publiquement son coming out en tant qu'homme gay, et s'habille avec éclat dans des tenues flamboyantes, avec de longs ongles et un maquillage audacieux. Après son coming out, d'autres jeunes queer de la ville ont également commencé à se sentir à l'aise pour s'assumer et ont formé une communauté d'amis ouvertement aimés et acceptés par le petit rancho catholique de Tirimácuaro. Son ancienne épicerie, désormais fermée, servait autrefois de lieu de rassemblement populaire pour les personnes queer venant des villages voisins.



Noé Margarito Zaragoza (protagoniste) est cowboy et infirmier. Il vit sur une petite ferme à la périphérie de Penjamillo, dans le Michoacán. Il exerce également comme kinésithérapeute pour les habitants de la région. Cavalier passionné, il participe aux soins des animaux sur le ranch familial et reste profondément attaché à la terre où il a grandi.

Entretien avec les réalisateurs

Comment chacun d'entre vous est-il arrivé au cinéma et quand avez-vous décidé de travailler ensemble ?

Efraín Mojica : Je pense que c'est le film lui-même qui nous a amenés au cinéma. La collaboration a commencé lorsque j'ai invité Becca à passer Noël avec ma famille dans ma ville natale, là où se déroule le film. Elle n'avait jamais assisté à un jaripeo auparavant. Les jaripeos ont lieu généralement le jour de Noël, c'est une vraie tradition là-bas. Becca n'en avait jamais vu, tandis que j'avais grandi avec ces grands spectacles. Elle était totalement fascinée. Je pense qu'elle voudra parler de cette première rencontre.

Rebecca Zweig : Cette première visite à Penjamillo date de 2018. J'ai trouvé l'endroit vraiment intéressant et j'ai ressenti l'envie de faire quelque chose, sans savoir exactement quoi. Quand nous avons commencé à en parler plus sérieusement, Efraín voulait raconter des histoires queer, et ça a été l'étincelle. Sarah, notre productrice, a été celle qui a dit : « Avez-vous pensé à en faire un documentaire ? ». La manière dont notre amitié s'est transformée en collaboration fait partie du processus de création de ce film. Nous avons dû apprendre à franchir cette étape : ce n'est pas un simple passage, et c'est quelque chose de très spécial. Cela demande beaucoup de soin et de travail, d'une manière très différente de ce que fait une amitié. Nous restons très amis, mais il existe une autre dimension dans notre façon de communiquer et de nous percevoir mutuellement. Nous savons que le film n'aurait pu être réalisé sans l'un ou l'autre : évidemment, il n'aurait pas pu se faire sans Efraín, mais aussi à cause de la manière dont nous l'avons construit, notamment grâce à cette perspective d'initié.

Est-ce que c'est le spectacle du jaripeo qui vous a paru cinématographique, avez-vous pensé à faire ce film à cause de toutes ces mises en scène ?

RZ : J'ai été vraiment frappée par la manière dont les questions autour de la masculinité s'entrelacent avec celles de la migration dans ce microcosme. J'ai passé toute ma vingtaine à être poète et enseignante, tout en faisant du journalisme en parallèle. Et donc, j'ai continué à écrire pendant des années, je suis retournée à Penjamillo plusieurs fois après cette première visite, et tout ce temps, je notais des choses, sans vraiment savoir quel en serait le résultat. J'étais attirée par cet environnement et par cette communauté.

EM : Quand Sarah a suggéré que nous transformions les histoires de Becca en documentaire et qu'elles sont venues toutes les deux me demander si cela m'intéresserait, j'ai immédiatement accepté, à condition que l'angle soit la queerness. Je voulais que le film capture la sous-culture, les rituels et les gestes du désir queer qui se déroulent au sein de ce grand spectacle macho. Ce film a été un véritable travail d'amour : nous avons réuni une équipe de proches amis, le preneur de son est Argentin et je le connais depuis 15 ans, le directeur de la photographie est également un bon ami de Mexico. Nous avons un petit cachet pour notre premier tournage, et nous nous sommes tous lancés dans l'aventure pour voir s'il y avait la promesse de quelque chose. Depuis ce pilote, le processus a été si beau ; nous avons fait ce film comme un travail d'amour. Toute l'équipe est incroyablement talentueuse, c'est comme si tous mes meilleurs amis travaillaient ensemble sur ce film. On ne pouvait pas mieux rêver.

C'est magnifique. À première vue, le film peut sembler être un récit autobiographique à la première personne, mais il commence aussi par une conversation entre deux personnes, Efraïn et une autre personne avec laquelle il existe beaucoup de complicité. Cette autre personne, Becca, reste invisible. Elle est le témoin, et l'on se demande si elle n'est pas en réalité la caméra. Pouvez-vous parler de cette construction, de ce va-et-vient, et expliquer comment elle est née : était-ce prévu dès le départ ou est-ce quelque chose que vous avez tissé lors du montage ?

EM : Au début, je pensais que nos protagonistes raconteraient leurs histoires, mais il s'est avéré que c'était un peu difficile de demander à des gens de s'ouvrir sur des moments très intimes de leur vie. Becca et d'autres ont suggéré que je sois moi aussi dans le film, pour raconter mon histoire. Dès que je me suis trouvé dans cette même position vulnérable devant la caméra, la conversation a commencé. Nous sommes allés à mon endroit préféré à Penjamillo, un superbe point de vue sur une colline qui offre une vue sur tout le paysage de la région. Et nous avons parlé pendant des heures. Cette scène, cette scène d'ouverture, a été filmée le dernier jour de notre premier tournage là-bas.

RZ : Et ce premier tournage a été vraiment difficile pour nous. Il y avait tellement de négociations autour du type de film que nous étions en train de réaliser. Aucun de nous n'avait réalisé auparavant, nous plongeons dans l'inconnu, et à la fin du tournage, nous devons avoir cette conversation. Ce n'était pas nécessairement quelque chose que nous avions prévu dès le départ. C'était quelque chose qui devait nous ancrer dans notre manière de collaborer. Finalement, cela est devenu l'ossature du film : la voix off est une conversation entre nous, et la majeure partie a eu lieu dans ce camion. Donc, pour répondre à votre question, c'était toujours là, même si nous ne savions pas quelle forme cela prendrait dans le film. Et c'est au montage que cela a trouvé sa forme la plus cohérente.

Je veux aussi dire un mot sur la notion d'autobiographie, qui implique que lorsque l'on crée quelque chose d'autobiographique, les idées sont entièrement formées dès le départ. Notre film a autant été une question de processus et de devenir ; la manière dont il a été fait et a trouvé sa forme finale a été vraiment dynamique.

Était-ce un choix de ne pas apparaître à l'écran, ou plutôt de créer cette présence insaisissable et mystérieuse ?

RZ : J'ai l'impression que nous avons eu cette conversation de nombreuses fois, surtout lors du montage. Certaines personnes nous recommandaient que je ne sois pas du tout à l'écran, d'autres qu'il fallait que je sois visible. Dès le départ, nous étions toutes les deux convaincues que ma présence, telle qu'elle apparaît dans la version finale du film, était exactement ce qu'il fallait.

Je pense que vous avez fait le bon choix. Je me demandais si vous étiez le témoin et/ou la caméra ?

RZ : Il y a des scènes où j'étais derrière la caméra. Et il y a des scènes, comme celle dans le camion, où l'on voit Efraïn me regarder dans le rétroviseur, même si on le voit directement regarder la caméra. Donc, il y a un peu de ça. Même si je ne veux pas dire que toute l'image numérique reflète ma perspective, car ce ne serait pas exact.

Vous utilisez différents formats de film, numérique et Super 8. Qu'est-ce qui vous a inspiré à utiliser ces deux formats?

EM : J'ai toujours été attiré par le cinéma ; j'ai appris la photographie avec l'appareil argentique de mon père. Je voulais utiliser de la pellicule pour certaines scènes, et comme le Super 8 était le plus accessible, nous l'avons utilisé. Dès le départ, l'usage d'un autre format avait pour but de communiquer la perspective queer, ou le « regard queer », dans cet espace largement macho. La caméra Super 8 est devenue comme une complice : elle capturait les subtilités de la séduction, du désir, le sous-texte, pour ainsi dire. C'était mon point de vue, parce que c'est moi qui filmais.

RZ : Nous voulions qu'il soit très clair dès le début que les images en Super 8 reflètent entièrement la perspective d'Efraïn. Lorsque nous avons commencé le montage, le défi a été de créer une cohérence narrative globale, en trouvant la place de ce regard queer et désireux, et en l'insérant dans un long métrage sans que cela paraisse répétitif ou unidimensionnel. Au final, ces séquences montrent comment le désir impulse le déroulé du film et nous invitent même à réviser nos notions de désir ou nos perceptions de la queerness. La première séquence en Super 8 porte sur le désir sexuel, et la suivante, avec Joseph, sur le désir de communauté ; progressivement, elles deviennent un désir de liberté et d'accomplissement de soi.

Voulez-vous parler un peu aussi des scènes où vous demandez à certains de vos protagonistes de jouer, comme celle avec le taureau mécanique ? Quand avez-vous décidé que ces scènes étaient nécessaires ?

EM : Ces scènes ont été conçues pour incarner un espace subconscient, l'oscillation entre des souvenirs reconstruits et le présent, autour des notions dominantes de masculinité et de ce que signifie être un homme, de la difficulté à répondre à ces attentes dans ce type de communautés. C'est ce que symbolise le taureau mécanique.

Nous avons écrit ces scènes assez tôt dans le film, nous voulions trouver un moyen de représenter des souvenirs et des anecdotes, et j'ai toujours imaginé qu'elles prendraient une forme expérimentale, distincte des images numériques en vérité cinéma, comme pour glisser dans un état d'esprit subliminal. Pendant le tournage, l'équipe était très confuse. La première scène était celle dans les champs de maïs avec les lumières stroboscopiques rouges, et à la fin de cette journée, tout le monde se demandait : « Que vient-il de se passer ? »

RZ : Efraïn tenait beaucoup à la scène dans les champs de maïs, c'est presque comme s'il avait eu besoin de l'expulser de son système. Après l'avoir tournée, nous avons commencé à penser aux autres scènes, et nous avons été inspirées par nos conversations avec les protagonistes du film. Par exemple, la scène de la quinceañera était littéralement quelque chose dont nous avons parlé avec Joseph. Nous voulions la situer dans l'église avec lui, mais il pensait que ce serait blasphématoire, alors nous avons cherché un autre lieu approprié. Mais il serait faux de qualifier ces scènes de « scénarisées » : nous avions un cadre, mais nous étions très réactives au lieu pendant que nous les filmions.

Pouvez-vous revenir sur la manière dont vous avez sélectionné vos personnages ? A-t-il fallu les convaincre, ou est-ce venu naturellement ? Sont-ils issus du cercle d'amis d'Efraín ?

EM : J'avais rencontré Noé lors d'un de nos voyages au Michoacán ; Becca et moi étions là pour fêter mon anniversaire, il y avait un orchestre de *banda*, et nous nous sommes essentiellement rencontrés à cette fête. La dynamique a été intéressante dès le départ : nous avons parlé à travers les jeux de mots que les hommes gays utilisent pour flirter de manière voilée avec des inconnus. Nous sommes devenus de bons amis à ce moment-là, et comme nous prévoyions de tourner quelques mois plus tard, je lui ai demandé directement s'il voulait apparaître dans le film. Il a accepté immédiatement. Je connaissais Joseph de nom mais pas personnellement, mais nous savions qu'il était important pour notre film.

RZ : Et il a été si difficile à joindre ! Il fait tellement de choses : il est président de l'église, dirige le comité de la fête du village, il est maquilleur et entraîneur personnel. Quand nous avons enfin réussi à le contacter, il a accepté de participer au film.

La première mondiale aura lieu à Sundance, la première européenne à la Berlinale, et vous commencez probablement à peine à tracer le parcours du film. Évidemment, ces projections dans des festivals sont impressionnantes. Cependant, les projections les plus significatives se dérouleront au Mexique. Les avez-vous déjà planifiées ?

EM : J'ai découvert le cinéma d'auteur au Michoacán, au Festival international du film de Morelia. Quand j'étais étudiant, j'y allais religieusement. Évidemment, le Festival de Morelia est en tête de notre liste d'aspirations : la ville se trouve à une heure de route de Penjamillo, et il y a d'autres festivals importants, comme Guadalajara et Ambulante. Ils organisent aussi des projections satellites dans d'autres villes autour de Morelia.

RZ : Ce qui est formidable au Mexique, c'est que la culture cinématographique est très vivante. Nous espérons vraiment une sortie en salles ici, car nous voulons que les Mexicains puissent voir le film.

Comment imaginez-vous que le public au Mexique réagira face à la position politique du film sur les questions queer, entre acceptation et intolérance ?

EM : Honnêtement, je pense que le film pourrait être bien reçu grâce à sa manière d'être raconté : il reconnaît la répression et invite le spectateur dans des mondes intimes avec douceur. Faire ce film a changé ma propre vision de ma ville natale, car à travers les protagonistes, j'ai découvert des communautés entières qui sont accueillantes et solidaires. Rencontrer Joseph, par exemple, a été merveilleux : c'est une personne très importante pour la communauté et pour la ville, et l'on voit à quel point il est flamboyant et assume pleinement son identité. En d'autres termes, il existe des communautés au sein de la société mexicaine qui acceptent la queerness.

RZ : Plus généralement, le Mexique est un pays extrêmement complexe : il y a plus de cent langues indigènes, et beaucoup de ces communautés ont des conceptions différentes de l'expression de genre et de la sexualité. Cette société est composée d'une mosaïque si riche que j'ai du mal à porter des jugements généraux. Je me sens plus à l'aise de parler des communautés avec lesquelles nous avons travaillé, notamment dans le centre du Mexique, où il existe une sorte de culture *ranchero*.



Réalisateurs : Efraín Mojica & Rebecca Zweig

Productrice : Sarah Strunin

Producteurs exécutifs : Carrie Lozano, Ian Bonhôte, Lizzie Gillett

Chargé de production : Jun Stinson Yamagishi

Co-producteurs : Carine Chichkowsky, Elena Fortes, Gerardo Guerra, Juan
Pablo Gonzalez

Monteuse: Analía Goethals

Image : Josué Eber Morales, Gerardo Guerra

Compositeurs: Martón Móra, Emilia Ezeta

Ingénieur du son : Tomas "Toto" Grimaldi

Sound Design: Maria Alejandra Rojas, Arturo Salazar

Responsable de postproduction : Karla Diaz

Coordinatrice musicale : Valeria Goethals

Production associée : Terminal

itvs® arte survivalance

MISFITS
ENTERTAINMENT

A Mediawan Company

terminal 

FIASCO 

CONTACT PRESSE

Emmanuel Vernières

emvernieres@gmail.com

+ 33 6 10 28 92

[www.survivance.net/
film-prod/jaripeo/](http://www.survivance.net/film-prod/jaripeo/)

